

## dessins

à E ☆

Ils sont faits une première fois. Parfois en compilant des dessins faits auparavant. Alors c'est déjà la deuxième fois. Puis ils sont photocopiés. Lissés. Puis ils sont transférés sur le papier. C'est toujours un papier vierge d'images, mais c'est souvent un papier ancien, un vieux papier, un papier qui en a déjà vu beaucoup. Jauni. Fin à l'extrême. Fragile. Le meilleur outil pour transférer : le trichloréthylène. Utilisable aussi directement sur les murs. Efficace. Donc le dessin est refait, encore. Après seulement, il est colorié. Crayons de couleurs, crayons de maquillage, ombres comme des ombres à paupières. Noirs lourds comme du ricil qui a coulé. Rapidement, l'oeil balayant l'image reconnaît des sujets qui ont traversé l'art de tout temps, des vanités, des anges, des étoiles, la mort, des ruines... mais si le regard détaille, alors il reconnaît l'artiste en autoportrait, les figures connues d'amis ; Jésus est habillé de ses longs cheveux, la mort elle-même porte des bottes à plateaux des années soixante-dix, elle tient un fusil à la place de la faux, les étoiles disposées en cercle forment le générique de fin de la Paramount...

florence bonnefous

## de la peinture

Une Sécession d'images, de vieilles actrices fatiguées de la figuration, si poétisables qu'elles nous parviennent lessivées ; des cadavres qui grossissent le chutier.

Tout est transversal, de Gustave Doré à la télé de l'enfance, de Michel-Ange aux vitrines des magasins, le rock et ses cultes : les mêmes que tous les cultes ; un homme, un Christ, tous les hommes. Une seule histoire.

Un générique qui se déroule pour continuer ce qui ne peut plus être que le "cinéma de la peinture". Des toiles cinémascope ou vidéo. Les objets : des spasmes en trois dimensions de cette mélancolie nécrophile. Les dessins, gravures... : des bouts de papier, confidentiels, une foule de petites histoires parasites qui grouillent, pourtant écrasées par le poids historique des Manières et des affects. Les photos ou vidéos se chargent de canaliser le flux d'ego de ma situation d'acteur de ce cinéma arborant stigmates éculés et vieilles plaies dérisoires.

Plus le souvenir est beau, riche et magique, plus son apparition sera pauvre, tangible jusqu'à l'obscène, sale. Les ors, tous faux, se répondent et s'oxydent ; les forêts de la Renaissance ne sont que des traces grasses ou brûlées ; plus de chair sous le fond de teint.

Comme dans une confiserie décadente de moisissures figées dans le sucre.

Les signes mêmes de l'abstraction seront rabattus au niveau de ce défilé inexorable d'histoires dans ce casting fantomatique et dévorant.

Des révérences torchées, des *sfumati* sauvages, des vanités au goudron, de la graisse.

Le générique s'attarde sur le mot FIN, répétant qu'à l'achèvement d'une peinture, c'est la peinture qui s'achève et qui doit recommencer au tableau suivant, à la prochaine fin.

**du dessin** *Il s'agit du dessin. Aussi du cinéma du dessin. Au générique qui défile, inexorable, archéologique et quotidien, sont conviées les vieilles actrices, de toutes les*

*"manières", poétisées jusqu'à l'agonie, rapatriées du chutier moderne, pour rejouer en guest stars, inlassablement et au-delà de leur propre épuisement, leur "dernière scène" ou leurs éternels adieux.*

*Comme autant d'autopsies, chacun des dessins est porteur de par sa genèse même, de sa propre mort. De strate en strate le dessin monte, sapant son illégitime jeunesse, évacuant son plaisir, pervertissant sa "maniera". Au final l'original sera détruit au profit d'un singulier transfert.*

*Dans le brouillard d'imprimerie d'où elles affleurent, les images miment le cinéma de la tradition, des gravures, des dessins d'étude, des transferts-textile ou de miraculeuses "coquilles".*

*Parfois, à même le mur, transpire le souvenir en taches d'humidité.*

jean-luc verna  
1994



# wall drawings

*Souvenir de tournage* \* entre Nice et Monaco. Sur la Riviera, sous le soleil exactement, une chaude impression d'inertie. Rien ne semble avoir vraiment changé depuis les années soixante-dix. L'heure est à l'hyper-représentation, on vit sa vie comme un vaste film. Chaque mot, chaque geste, chaque regard tourné vers la caméra. Les hommes, chemise ouverte, chaîne en or qui brille, parlent d'affaires, un verre à la main. Quelque chose sonne comme une série B. Les femmes, lèvres et paupières peintes, le corps arrogant sous leur robe panthère, font claquer des chaussures insensées sur la promenade. *King Maniera* et *Une Wonder Woman*, culte du corps et chirurgie esthétique, c'est *post-human* à chaque instant. Mauvais goût ou formidable liberté ? Qu'importe, puisque tout est permis. Comme dit la pub, à eux d'inventer la vie qui va avec. *Eric en gloire, Elvis as a Madonna, Bloody Marie-Eve*. Mais qu'ont-ils tous au juste ?

Jean-Luc, du haut de ses bottes à plate-forme, du long de ses jambes en vinyle, le torse serré dans son petit survêtement vert, me dit que comme eux il a été frappé de la maladie esthétique des *seventies* : T.M.C. La télé supermode mi-américaine, mi-monégasque qui avait réussi à construire le spectaculaire comme du gothique. On y voyait les premiers trucages vidéo, les débuts des incrustations T.V., le générique du catch avec ses lettres mouvantes. *Amicalement vôtre*, tourné à Sophia Antipolis ou à Valbonne, projetait un monde de richesse en pleine crise. Son Altesse roulait en Aston Martin. Le carton pâte des *soap opera* avait la même couleur que nos jupes trapèze et nos tee-shirts moulants. Je me souviens des escaliers du Pacific Princess à Guadalajara. *Love boat* ou *Mes petits amours*. Dans *Chapeau melon et bottes de cuir*, Tara King avec ses cuissardes s'était substituée à l'image trop sage d'Emma Peel. Imperturbable, Steed continuait de déjouer les agents doubles. *La mort dans un fauteuil*. On avait tous chez soi une lampe boule en papier, parfois même une lampe en fibres optiques, comme celle de Brice. Qui n'a pas fait les transferts *Podium* au fer à repasser sur son jean patte d'éléphant ? C'était les années disco, *brushing*, paillettes et boîtes de nuit : *Le sexe sous Dinintel*. Sur la Côte d'Azur tout était esthétiquement fou. Du Negresco, *Deluxe*, sortaient les Américaines bronzées comme des biscottes. Sur la plage, leur grand chapeau de paille, des lunettes roses et le tube de *Copertone* avec le petit chien qui tire la culotte de la fillette blonde. *I love America*. Dans la piétonne, une douce odeur d'après soleil et le premier magasin punk.

Entre les maniéristes et les punks, Jean-Luc dessine la surenchère des images, toutes les images, des images qui se bousculent comme des fantômes. *Less is Bore*. Sur le mur, les formes apparaissent miraculeusement au trichlo, la première défonce, effet facile. *Wall drawings* aux allures académiques,

*Figures imposées* un rien sales et tachés. Lorsque la dextérité se joue de *J.A.D. Ingres*.

Multipliée, l'image se dissout dans la texture du mur, elle se fossilise comme un vieux poisson.

Sa fascinante plastie me procure un frisson. Il y a de ces figures..., on dirait des Félicien

Rops. Le papier a disparu, avec lui l'original. La salle est vide. Sur l'écran, on croit lire

*The End*. Variation sur un thème cher au Romantisme, *Le jeune homme et la mort*.

Cette perte, c'est le deuil du dessin. Non, pas tout à fait. À y regarder de près on

voit encore des traces de crayon. La *maniera*, toujours là. Sainte Rita,

patrone de Nice, protectrice des putains et des causes désespérées,

veille. *L'Ange Rita* ouvre les yeux à tous ceux qui veulent

bien l'entendre mais qui croient encore que la

sculpture grecque était immaculée. À toi

Jean-Luc.

catherine macchi

\**Souvenir de tournage* et les autres mentions en italique et en gras sont des titres de travaux de Jean-Luc Verna.

villa arson  
20, avenue stephen-liégeard  
f - 06105 nice cedex 2  
tél. 92 07 73 73  
fax 93 84 41 55

exposition du 21 octobre au 13 novembre 1994  
vernissage le 20 octobre à 12 h  
heures d'ouverture : 14 h à 18 h, fermé lundi et mardi  
contacts : isabelle guérin et catherine macchi  
remerciements : studio infographie, villa arson